

---

Luffin, Xavier. *Les fils d'Antara. Représentations des Africains dans la fiction arabe contemporaine (1914-2011)*

Bruxelles, Éditions Safran, 2012

Sidi N'Diaye

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18163>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.18163](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18163)

ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 6 juillet 2015

ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Sidi N'Diaye, « Luffin, Xavier. *Les fils d'Antara. Représentations des Africains dans la fiction arabe contemporaine (1914-2011)* », *Cahiers d'études africaines [En ligne]*, 218 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18163> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18163>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

---

Luffin, Xavier. *Les fils d'Antara.*  
*Représentations des Africains dans la*  
*fiction arabe contemporaine (1914-2011)*

Bruxelles, Éditions Safran, 2012

Sidi N'Diaye

---

**LUFFIN, Xavier. — Les fils d'Antara. Représentations des Africains dans la fiction arabe contemporaine (1914-2011). Bruxelles, Éditions Safran, 2012, 180 p., bibl.**

- 1 C'est à un sujet intéressant et plus ou moins polémique que s'attaque Xavier Luffin dans *Les fils d'Antara* : la manière dont les Africains noirs, de 1914 à 2011, furent imaginés, pensés, décrits, racontés, mis en scène dans leurs textes par les écrivains arabes. Si l'ouvrage, par un retour rapide à l'histoire, permet de lister une série de préjugés, de croyances et poncifs qui ont longtemps infusé l'imaginaire collectif des sociétés arabes préislamiques et islamiques, très vite il immerge le lecteur dans sa problématique principale, à savoir les figures et représentations du Noir, bien souvent négatives, « conservées par la littérature arabe » contemporaine. Et pour nous faire toucher du doigt les figures plurielles de l'Africain dans la littérature fictionnelle arabe, le travail de Luffin, dans son architecture, évoque de manière informée et nuancée de nombreux thèmes dont une partie des « écritures » venues des sociétés arabes ont su se saisir, s'inspirer, réinventer.
- 2 En effet, bien qu'ayant largement été influencés par la littérature arabe classique, particulièrement chargée de stéréotypes<sup>20</sup> adossés à l'Africain et à sa peau sombre, les écrivains arabes ont su créer des figures nouvelles du Noir et des « images originales de la couleur noire, inspirées d'expériences nouvelles » (p. 15). Ainsi, investissant des thèmes aussi variés que l'esclavage, le racisme, la présence africaine dans le monde

arabe ou encore l'identité, les auteurs arabes, s'inspirant par moments de l'histoire ancienne, ont construit des visages majoritairement disgracieux et très moyennement attachants de l'Africain. Et donc, tout au long de sa découverte des thèmes étudiés par Luffin, le lecteur, en dehors de quelques auteurs, de leurs essais et leurs romans<sup>21</sup>, n'est pas surpris de rencontrer des textes habités par des mots et des représentations n'envisageant l'Autre, le double négatif africain, que comme étrange et foncièrement différent. Étrangement pourtant, la différence de l'Autre n'est pas introduite par la question de l'esclavage, thème incontournable hérité de la littérature classique. D'ailleurs, la plupart des textes n'hésitent pas à souligner la dimension inique et avilissante de cette pratique<sup>22</sup>. Des textes comme ceux du Jordanien Galib Halsa et du Tunisien Basir Hrayyif<sup>23</sup> vont même plus loin, traitant d'une forme de « revanche » de l'esclave sur le maître, bien souvent par le truchement de la sexualité, des relations sexuelles entre esclave et maîtresse blanche.

- 3 C'est au travers d'autres formes et d'autres « clichés » que s'opèrent, presque de manière prosaïque, les réductions du Noir en un double négatif, affublé de toutes sortes d'étiquettes dégradantes. Ainsi, au Caire, par exemple, c'est l'image des Noirs nubiens « domestiques » qui est systématiquement convoquée par les écrivains égyptiens qui, par extrapolation, en font une figure dominante au sein de cette population. Il en est ainsi, entre autres, du roman d'Ibrahim Abd al-Magid, *La ahad yanam fi al-iskandahiyya* (2006) ou encore celui d'Idwar Harrat, *Ya banat al-iskandariyya* (1990). S'il est vrai que les immigrés nubiens venus des campagnes égyptiennes, du fait de leur nom ou de leur sous-qualification, sont ceux qui exercent des métiers « subalternes », il est tout aussi vrai que dans la réalité, « ils ne sont pas tous cantonnés dans ces emplois », même si dans « l'imaginaire collectif ils restent les serviteurs, les concierges par excellence » (p. 42). Lourds préjugés donc, mais qui ont autorisé des romanciers tels Nagib Mahfuz dans *Bayn al-Qasrayn* (1956) ou Zaynab Hifni dans *Malamih* (2006), à franchir les frontières de la décence, faisant par exemple des servantes noires de leurs romans respectifs, les objets sexuels par lesquels arrivent l'initiation des adolescents arabes aux plaisirs du corps et de la chair.
- 4 Si les figures du Noir, « domestique », « cireur de chaussures », « vendeur d'alcool » ou objet sexuel se bousculent dans la littérature fictionnelle arabe, c'est que les sociétés arabes contemporaines ont hérité, comme l'explique Xavier Luffin, d'un « mal très ancien »<sup>24</sup>, le racisme. Et de fait, de nombreux textes d'écrivains, de romanciers et d'essayistes s'en ressentent ou en rendent compte. Ainsi, dans *Hikayat Zahra* (1989), la romancière libanaise, Hanan Al-Sayh, évoque, entre autres, un exemple : celui de Magid, un des personnages de son roman. Avant son départ pour l'Afrique, celui-ci se rappelle les mots inquiets de sa mère lui disant : « Fais attention Magid, fais attention mon chéri, tout sauf des négresses. Elles ont des ruses, elles attrapent les Blancs, et lorsqu'elles les attrapent elles en tombent enceintes, et c'est le problème [...]. Et pourvu que ce soit un enfant de ta propre chair. Elles peuvent très bien avoir couché avec un autre cinq minutes plus tôt » (p. 97). Cette mise en garde de la mère de Magid n'est pas le seul exemple de la traduction du racisme dans le monde arabe, loin s'en faut. Les catégories identifiées et travaillées par Xavier Luffin tout au long de son ouvrage sont autant d'exemples par lesquels le « mal » est évoqué, convoqué, exceptionnellement disqualifié ou critiqué, trop souvent accepté et normalisé.

- 5 Au total, le lecteur trouvera dans *Les Fils d'Antara*, travail d'une grande érudition et facile d'accès, matière à réfléchir et discuter. Nous ne pouvons donc que lui en conseiller le parcours attentif.
- 

## NOTES

20. À l'exception de quelques textes où le Noir est « associé dans la culture arabe à un élément, voire même un critère d'arabité, de pureté » ou de « beauté », bien souvent, explique Xavier Luffin, la littérature arabe classique établit un lien systématique entre « peau noire et esclavage », entre Africain et « sexualité débridée, faible intelligence, fainéantise, attirance particulière pour la danse et la musique » (pp. 12-13).

21. C'est entre autres le cas de Mustapha Lagtiri avec *Layla afriqiyya* (2010) ou encore de Layla Al-Guhani avec *Gahiliyya* (2007).

22. Entre autres textes, celui d'Ibrahim Al-Kuni, *Al Sultan* (1992) ; Yusif Al Muhaymid, *Fihah al-ra'iha* (2003).

23. Galib Halsal, *Zunug, badu wa-fallahun* (1980) ; Basir Hrayyif, *Barq al-Layl* (1999).

24. Un mal ancien qu'évoque par exemple Salim Himmis dans *Magnun al-hukm* (1990). Décrivant « Mas'ud, un Noir vivant au Caire entre le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle », écrit : « Le visage de Mas'ud était extrêmement noir et terriblement laid, si bien qu'il était impossible, selon les idées en vigueur, de penser en bien à lui ou à la blancheur de ses dents [...]. Les gens pensaient qu'ils étaient forcément de mauvaises mœurs, que l'acheter était une mauvaise affaire car comme tous les Noirs il ne devait penser qu'à s'enfuir, et comme tous les esclaves certainement qu'il dormait s'il avait faim et qu'il forniquait s'il était repu » (p. 51).